

# La haine de la liberté, de la science et du progrès

NICOLAS BAVEREZ

---

*Nous reproduisons ici un extrait du dernier livre de Nicolas Baverez, qui fait partie de notre Conseil de rédaction. Nous remercions l'auteur et l'éditeur d'avoir bien voulu autoriser cette publication.*

---

Nicolas BAVEREZ : *Réveillez-vous !* (Fayard, 2012, 208 pages.)

**L**EO STRAUSS définissait le nihilisme en ces termes : « Le désir d'anéantir le monde présent et ses potentialités, un désir qui ne s'accompagne d'aucune conception claire de ce que l'on veut. » La France répond très exactement à cette définition, qui souhaite anéantir un monde dont elle a la conviction qu'il complot à sa perte sans proposer aucun projet pour l'avenir. Qui veut tout et son contraire et ne dispose d'aucune vision de long terme qui puisse mobiliser ses citoyens ou ses partenaires européens. Sinon de ne rien changer à ce qui échoue depuis trente ans et de ne rien accepter de ce qui réussit ailleurs dans le monde. Et ce nihilisme s'attaque tout particulièrement à ce qui fut au principe de la grandeur de la nation, à savoir la foi dans la liberté, dans la raison, dans le progrès.

À force de s'enivrer d'antilibéralisme, la France a perdu le goût et le sens de la liberté. La recherche désespérée de la sécurité et de la protection a justifié la multiplication des atteintes aux droits fondamentaux de la personne humaine, l'extension démesurée du contrôle de l'État sur l'économie et la société. Les Français ont atteint le seuil de dépendance où ils redemandent du despotisme mou

de la puissance publique et où les protestataires sont présentés comme de mauvais patriotes et invités à l'exil. Le *logos* grec, qui désigne à la fois la raison et le débat, a été emporté par les passions collectives. L'idée de progrès, qui sous-tendit le développement et la puissance de l'Europe au XVII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, après avoir été discréditée par les grandes guerres et les idéologies du XX<sup>e</sup> siècle, se trouve aujourd'hui sur le banc des accusés.

La vision positiviste naïve qui postulait que la marche triomphale de la science et de l'industrie, du droit et de la démocratie, conduirait à une prospérité et à une paix perpétuelles fut fracassée par l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle. Pour autant, le basculement de la France dans la dénonciation de la modernité est destructeur. Il est aujourd'hui de bon ton de critiquer le développement au nom de l'écologie pour louer la décroissance ; mais il n'est que de regarder la situation de la Grèce pour en percevoir les nombreux avantages puisque cinq années de récession ont ruiné la population et mis la démocratie à la merci des extrémistes. Il est recommandé de louer le principe de précaution ; mais il bloque la recherche dans des domaines clés pour l'amélioration de la santé et de la qualité de la vie. Il est naturel de placer les scientifiques au premier rang des irresponsables coupables de toutes les catastrophes ; mais comment gérer les risques d'une planète peuplée de

9,5 milliards d'hommes interdépendants sans innovation ? Il est élégant de mépriser les données quantitatives au profit des approches conceptuelles ; mais à quelle aune mesurer alors la validité des hypothèses et des connaissances ?

La science ne peut plus prétendre être érigée en foi, ni le progrès en programme politique comme au XIX<sup>e</sup> siècle. Ils ont vocation, comme toutes les autres activités humaines, à être encadrés par les mécanismes de la raison critique et par des contrôles démocratiques, et ce tant au niveau national qu'au niveau international. Mais le renoncement à participer aux inventions qui feront le XXI<sup>e</sup> siècle au seul prétexte qu'elles bouleversent l'ordre établi est une erreur tragique. Les positivistes ont eu le tort de transformer le progrès en loi de l'histoire. Les séquelles des guerres et des drames du XX<sup>e</sup> siècle – l'hypernationalisme, le communisme, le fascisme, le colonialisme – demeurent béantes et continueront à marquer lourdement l'âge de l'histoire universelle. Cela n'enlève rien à l'actualité des promesses des Lumières, fondées sur la perfectibilité des hommes grâce à l'éducation, sur l'amélioration de leurs conditions de vie, sur l'accumulation des connaissances toujours imparfaites mais plus précises, sur la reconnaissance de la dignité et la protection de la liberté des individus, sur la possibilité d'un dialogue entre des cultures et des systèmes de valeurs différents. Nous savons simplement que ces promesses n'ont rien d'inéluctable et qu'elles ne peuvent se réaliser que par un travail permanent des hommes, des peuples et des nations sur eux-mêmes.

L'une des singularités historiques de la France consiste à avoir joué un rôle clé dans l'invention de ces principes. Ce droit d'aînesse, loin de lui conférer des privilèges, lui donne une responsabilité particulière pour les incarner et les faire vivre en les adaptant à des configurations nouvelles. Voilà pourquoi la démission française est un objet de scandale. Elle livre la nation à la honte, à la colère et au désespoir, qui déboucheront tôt ou tard sur des violences. Elle renie une part essentielle de l'héritage de la liberté et renonce à la raison qui est aujourd'hui essentielle au renouveau de l'Europe et à la stabilisation de l'histoire universelle.

## La mauvaise querelle du pessimisme

La démission morale et intellectuelle des élites a été illustrée par la mauvaise querelle du pessimisme, assimilant le constat du déclin de la France à un complot qui viserait à démoraliser les Français et à abaisser le statut d'une grande puissance moyenne dont le développement et l'influence auraient la garantie de l'éternité. L'optimisme ou le pessimisme sont des attitudes psychologiques importantes mais indépendantes de l'univers de la connaissance qui vise à l'établissement le plus précis possible des faits. Quant à l'ordre politique et moral, il est d'un bon citoyen de préférer les vérités qui blessent mais peuvent sauver aux mensonges qui flattent mais qui perdent les démocraties. La longue cohorte des pourfendeurs du déclin français qui se sont choisis pour maxime : « Regarde tomber la France et tais-toi » gagnerait à se reporter au débat politique et historique qui mit aux prises, de manière très inhabituelle, à la Société française de philosophie, le 17 juin 1939, deux personnalités qui symbolisaient deux générations : Victor Basch et Raymond Aron.

Raymond Aron introduisit le débat en exposant que les régimes totalitaires s'opposaient avant tout aux démocraties, qu'il n'existait pas de solution économique aux conflits diplomatiques, que l'optimisme politique et historique du XIX<sup>e</sup> siècle était mort, que l'alternative entre le communisme ou le fascisme n'était pas fatale. Victor Basch, qui présidait la séance, conclut solennellement de la manière suivante : « Je dirai que ce pessimisme n'est pas héroïque ; je dirai que pour moi fatalement les démocraties ont toujours triomphé et triompheront toujours... Il y a une régression aujourd'hui et nous sommes dans la vallée ? Eh bien nous monterons de nouveau au sommet. » Un an après, Raymond Aron, le 24 juin 1940, ayant replié sa section située dans l'axe de la percée allemande jusqu'à Toulouse, gagnait Londres pour rejoindre les rangs de la France libre. Quatre ans plus tard, à l'été 1944, Victor Basch et sa femme furent ignoblement abattus par la Milice et leurs corps abandonnés dans un fossé non loin de Lyon.

Dans l'ordre intellectuel et politique, l'optimisme et le pessimisme n'ont pas de sens.

Seuls comptent les faits, l'analyse et le jugement. Les saints laïques comme Victor Basch peuvent compromettre par aveuglement leur vie, leur famille et leur patrie. Ni la foi béate dans la démocratie ni les indignations vertueuses ne font une politique. Plus les situations sont difficiles, plus il est vital de les analyser et de les montrer telles qu'elles sont pour pouvoir imaginer le redressement. Dans les périodes de crise, l'espoir est du côté des réalistes, le désespoir et le fatalisme du côté des idéalistes. [...]

Le redressement est d'abord intellectuel et moral. Il se joue en premier lieu dans les têtes et dans les mots. Il n'y a aucune fatalité à laisser le champ libre aux idées fausses et à leurs promoteurs, qu'ils se réclament des

idéologies du xx<sup>e</sup> siècle, de l'utopie ou de la démagogie. Le nihilisme et le désespoir découlent de l'incapacité à expliquer le monde présent et à définir une voie nationale de redressement. Ils ne sont que le fruit de notre manque de volonté et d'imagination, de notre enfermement dans une mentalité de vaincus, de notre démission collective. La France ne dispose d'aucune garantie de puissance, de prospérité, de souveraineté ou de paix pour l'éternité, comme l'ont montré ses effondrements à plusieurs reprises au cours des deux derniers siècles. Mais elle n'est à l'inverse nullement condamnée au déclin si elle parvient à susciter un ressaisissement national. Leuro et l'Europe sont mortels. Mais ils peuvent aussi être relancés.

#### COMPRENDRE SON TEMPS

*Du moment que l'Art n'est plus un aliment qui nourrit les meilleurs, l'artiste peut extérioriser son talent dans toutes les tentatives de nouvelles formules, dans tous les caprices et la fantaisie, dans tous les expédients du charlatanisme intellectuel. [...] Dans les arts, le peuple ne cherche plus ni consolation ou exaltation. Mais les raffinés, les riches, les oisifs, les distillateurs de quintessence cherchent le nouveau, l'extraordinaire, l'extravagant, le scandaleux. [...] Et moi, depuis le cubisme et au-delà, j'ai contenté ces messieurs et ces critiques avec toutes les multiples bizarreries qui me sont venues en tête, et moins ils comprenaient et plus ils admiraient. À force de m'amuser à tous ces jeux, à toutes ces fariboles et tous ces casse-tête, rébus et arabesques, je suis devenu célèbre très rapidement, et la célébrité signifie pour un peintre : ventes, gains, fortune, richesse. [...] Aujourd'hui, vous le savez, je suis célèbre et très riche. Mais quand je suis seul avec moi-même, je n'ai pas le courage de me considérer comme un artiste, dans le sens grand et antique du mot. Ce furent de grands peintres que Giotto, le Titien, Rembrandt et Goya. Je suis, seulement, un amuseur public qui a compris son temps.*

Pablo PICASSO.

---

N.d.l.r. : Dans son *Livre noir* (Flammarion, 1953, p. 147-149), où ce texte semble apparaître pour la première fois, Giovanni Papini attribue ces propos à Pablo Picasso. Il les lui aurait confiés dans une lettre datant de 1946. Ils ont, depuis, été repris dans plusieurs journaux, comme dans *Combat*, le 13 août 1962, ou encore *Le Peintre*, n° 273, 15 novembre 1963.